

Sentinelle de Thibodaux.

Journal du 8me District Senatorial.

Publié tous les Samedis.

F. SANCAN, Propriétaire-Gérant.

BUREAU: ENCLOSURE MARKET et PATRIOT.

ABONNEMENT.

Un An—d'avance..... \$3 00

Un Numéro..... 10

ANNONCES.

Par carré de 10 lignes—insertion \$1 50

..... 75

..... 50

Toutes les annonces indiquant la

profession et qui n'excèdent pas

huit lignes par an—d'avance 10 00

Annances de Candidats—d'avance 10 00

Toute annonce publiée par intervalles

sera payée au taux d'une piastre par

carré.

Toute annonce dont le nombre d'insertions

n'est pas spécifié, sera insérée

usqu'à nouvel ordre, au taux ordinaire.

ATELIER TYPOGRAPHIQUE.

ROTARY JOB PRESS.

Ayant tout le matériel nécessaire, nous

sommes à même de mettre à exécution

tous les ouvrages typographiques qui nous

seront confiés. Les bris d'aveux, cartes

d'affaires, étiquettes de factures, tickets d'habitation,

blancs, circulaires, etc., seront

imprimés dans le plus bref délai et aux

prix les plus modérés.

Tous les Jours devront être payés

assotit la livraison du travail commandé.

FEUILLETON:

LE DRAPEAU.

PAR

JULES CLARETIE.

—Voyez-vous, disait souvent le

vieux capitaine Fougere en frappant

sur la table, vous ne savez pas

vous autres, ce que c'est que le drapeau.

Il faut avoir été soldat; il faut

avoir passé la frontière et marché

sur des chemins qui ne sont plus

ceux de France; il faut avoir été

éloigné du pays, sevré de toute pa-

role de la langue qu'on a parlée de

puis l'enfance; il faut s'être dit, pen-

dant les journées d'étapes et de fati-

gue, que tout ce qui reste de la patrie

absente, c'est ce lambeau de

soie aux trois couleurs françaises qui

clapote, là bas, au centre du bataillon

il faut n'avoir eu, dans la fumée du

combat, d'autre point de ralliement

que ce morceau d'étoffe déchiré pour

comprendre, pour sentir tout ce que

renferme dans ses plis cette chose sa-

crée qu'on appelle le drapeau. Le drapeau,

mes parents amis, mais, sachez-le bien,

c'est, contenu dans un seul mot,

rendu palpable dans un seul objet,

tout ce qui fut, tout ce qui est la

vie de chacun de nous; il est le foyer

où nous naquit, le coin de terre où

l'on grandit, le premier sourire d'en-

fance, le premier amour de jeune hom-

me, la mère qui vous berce, le père

qui grommole, le premier ami, la pre-

mière larme, les espoirs, les rêves,

les chimères, les souvenirs; c'est

toutes ces joies à la fois, toutes ces

fermes dans un mot, dans un nom

le plus beau de tous; la patrie. Oui,

vous dis, le drapeau, c'est tous cela;

c'est l'honneur du régiment, ses

glorieuses et ses titres flamboyant

de d'or sur ses couleurs fanées

qui portent des noms de victoires;

c'est comme la conscience des

braves gens qui marchent à la mort

sous ses plis; c'est le devoir dans

ce qu'il a de plus sévère et de plus

représenté dans ce qu'il a de plus

grand; une idée flottant dans un

étendard. Aussi bien, étonnez-

vous qu'on l'aime, ce drapeau par

fois en haillons, et qu'on se fasse,

pour lui, trouver la poitrine ou braver

le crime. Il semble que tous les

coeurs du régiment tiennent à sa ham-

pe par des fils invisibles. Le drapeau,

c'est la honte éternelle. Autant van-

drat souffler un an ou cent milliers

le garçon de café s'approchait dou-

ment et, tout bas, disait :

Il est impossible que vous restiez

à cette table, monsieur : c'est la

table des capitaines.

La table des capitaines était écri-

bre dans le café de la ville, et quel

que Fougere y vint seul, elle avait

gardé cette dénomination en souve-

nant à un autre soldat, le compagnon

de Fougere, qui, lui aussi, au temps

passé, s'asseyait chaque soir devant

cette table de marbre. Vernon les

avait vus, pendant longtemps, tout

jours au même endroit, dans ce café,

roulant sous la paume de leur main

les dominos qui roulaient, sur le mar-

bre, leur bruit d'ossetts, on faisait

flamber au-dessus de leur demi-tasse

une couche légère d'eau de vie et re-

gardait, sans dire un mot, cette

flamme qui s'élevait bientôt, sans

force, comme s'éteint un vieillard.

Ils n'étaient ni grognons, quoique

vieux, ni massades; mais ils ne se

liaient et ne causaient cependant

point volontiers. Leurs propos, ou re-

venaient si souvent les souvenirs

d'autrefois, les échos des journées

de bataille, les visages d'amis main-

teints disparus, leur suffisaient. Leur

amitié leur tenait lieu de tout au

monde, et, quoique peu fortunés et dé-

jà atteints des maux de l'âge, ils se

trouvaient heureux.

Fougere et Malapre, comme s'ap-

peaient les deux capitaines, étaient

depuis longtemps de vieux amis. Ils

s'étaient connus au même régiment

de ligne et presque en même temps

ils avaient passé dans le même batail-

lon des grenadiers de la vieille garde

impériale. Fougere était Normand,

engagé volontaire, parti tout jeune

du pays. Pressigny, un petit village

des environs de Vernon, qui porte,

on ne sait pourquoi, le surnom de

l'Orgueilleux, et se battant brave-

ment, n'épargnant, en campagne, ni

son sang, ni sa peine, il avait, à la

pointe de la baïonnette et de l'épée,

conquis les épaulettes de capitaine.

Malapre avait fait de même, arri-

vant au même but par les mêmes che-

mins. Fils d'un pêcheur de Lormont,

près de Bordeaux, comme Fougere

était né d'une famille de fermiers nor-

mands, il avait vu sa vie à cette

France que Napoléon leur lançait

alors, éprouvant jusqu'au sang ce

cheval de bataille—dans toutes les

aventures et toutes les guerres. Il

avait trouvé, au bout de cette exis-

tence de labeur, une épée de capitaine

la croix d'honneur et une modeste

pension de retraite, à peine de quoi

vivre; mais, toujours comme Fougere,

Malapre se souciait peu de vivre ou

de mourir. Côté à côté, ces

braves gens avaient fait, en soldats

résolus, les dernières campagnes de

l'empire. Ils s'étaient battus à Smo-

lenk, Leipzig, en Allemagne, en

France, et, après le retour de l'El-

be, ils avaient versé leur sang à

Waterloo, dans la partie supérieure

de l'ambitieux au abois. Chacun des

deux capitaines avait fait là tout ce

qu'il peut faire un homme pour ne

point sur-vivre. Blessés tout deux,

laissés pour morts, ils étaient tou-

chés avec les derniers carrés, leurs

habits bleus entourés d'un mouceau

d'habits rouges. Puis, au lendemain

de leur convalescence, ils avaient

trouvé un roi assis sur le trône impé-

rial qu'ils avaient si longtemps sou-

levé de leur vaillantes mains, le drapeau

blanc flottant à la place du drapeau

tricolore, des uniformes nou-

veaux, une cocarde nouvelle, des

Suis qui nommaient les soldats de

Milland ou de Ney des brigands de

la Loire. Un rêve écorché. Les deux

amis se regardèrent alors en hochant

toits de Vernon et Vernonnet, le vil-

lage qui fait face à la ville, sur la

rive opposée du fleuve; de gauches

verses reposés se montrant au fenê-

tres des maisons grises. Point d'agi-

tation, point de fièvre. A peine quel-

ques soldats du train, logés aux ca-

sernes, frappés d'un talon plus

bruyant le pavé de la ville. Cette

population de rentiers, de vieux mi-

litaires retraités, d'amateurs de jar-

dins, vit doucement sous l'atmos-

phère normande.

A Continuer.

Programme de la

Convention

Democrate-Nationale.

Nous, délégués du parti démocrate des

Etats-Unis assemblés en convention na-

tionale, déclarons que l'administration

du gouvernement fédéral a le plus

grand besoin d'une réforme immédiate.

Nous enjoignons aux candidats désignés

par cette convention et par le parti dans

chaque Etat de faire tous leurs efforts

pour amener la réforme si nécessaire; nous

invitions nos concitoyens de toutes

les anciennes organisations à se joindre

à nous pour nous aider à remplir ce

grand et présent devoir patriotique.

Au nom de la démocratie de tout le

pays, nous proclamons de nouveau

notre foi dans la permanence de l'Union

fédérale; notre dévouement à la Consti-

tution d'Etat-Unis et à ses amendements

acceptés partout comme un règle-

ment définitif des différends qui ont

engendré notre guerre civile. Nous

proclamons une confiance inébranlable dans

la perpétuité du self-gouvernement républi-

cain.

Dans une obéissance absolue au

voeu de la majorité, principe vital de

la république, nous nous soumettons

à l'autorité civile sur l'autorité militaire;

dans la séparation entière de l'Eglise et

de l'Etat dans l'intérêt de la liberté civi-

le et de la liberté religieuse; dans l'égalité

de tous les citoyens devant des lois

libres faites par eux-mêmes; dans la

liberté individuelle que nous ne devons

rien des lois souveraines; dans la ver-

tableté de la presse; dans la séparation

de l'autorité civile et transmettre

ces conditions de bonheur à ses descen-

dants, nous voyons les plus nobles

et de nos années d'une histoire accidentée.

Mais tout en resserrant les liens de son

Union et en défendant la grande charte

de nos droits, un peuple libre est tenu de

se rappeler qu'une vigilance éternelle

est indispensable pour faire remonter

dans les cœurs des citoyens l'amour de

l'Union; pour nous mettre à l'abri du

danger d'une centralisation corrompue

qui, après avoir infligé à dix Etats la

rapacité et la tyrannie des carpet-bag-

gers, a été une cause de gaspillage et de

fraude parmi les officiers incapables du

gouvernement fédéral; qui a engendré

des administrations corrompues dans

les Etats et dans les municipalités, et

a paralysé l'industrie. La réforme est

nécessaire pour établir un monnaie qui

merite la confiance et ramener le crédit;

et pour maintenir l'honneur national.

Nous dénonçons l'insécurité qui durant

onze ans, n'a pas permis de faire hon-

neur à la parole des hommes sur les bil-

lets de l'Etat; nous dénonçons le

gaspillage de la réserve quelconque

destinée au paiement de ces obligations.

Nous dénonçons l'insécurité financière

et l'immoralité du parti qui, en onze

ans, n'a pas fait un pas vers le

rachet, qu'il a, au contraire, empêché

en gaspillant nos ressources, en épuisant

tout le surplus de notre revenu; qui,

tant en dépenses que par ses actes

intentionnels de reprendre les patients

espèces, a mis, chaque année de non-

veilles entraves, parmi lesquelles nous

citons la clause de rachat de la loi de 1875

—clause que nous dénonçons et dont

nous demandons le rappel; nous exigeons

nomie dans chaque département et de la

part de tout officier du gouvernement.

La réforme est nécessaire pour mettre un